



THÉO MERCIER, L'HOMME, DOUBLE DE SES OBJETS

DEPUIS SA PREMIÈRE EXPOSITION EN 2009, LE PLASTICIEN ET METTEUR EN SCÈNE THÉO MERCIER MODULE UN REGARD INÉDIT ET THÉÂTRAL SUR LE SENS DE LA PRÉSENCE DES ŒUVRES DANS LES GALERIES D'ART. EN SE PROJÉTANT SUR LES PLATEAUX DEPUIS 2013, IL CROISE AUJOURD'HUI DANS LES SPECTACLES SON ATTENTION À LA NARRATION AVEC SA PASSION DE L'INANIMÉ. POUR MIEUX REVITALISER LA FLAMME D'UNE ÉCRITURE GLOBALE OÙ CORPS ET SCULPTURES NE FONT PLUS QU'UN.

PROPOS RECUEILLIS PAR ROSITA BOISSEAU

ROSITA BOISSEAU Quel rapport à la scène entretenez-vous en tant que plasticien ?

THÉO MERCIER Je n'ai jamais été un grand amateur d'art contemporain, je produis beaucoup dans l'atelier mais au final je vois peu de choses. Je n'ai pas étudié aux Beaux-Arts. J'ai surtout le goût de l'objet, du folklore, des arts populaires, de l'archéologie et de la sculpture. J'ai par contre depuis l'adolescence développé un appétit féroce pour les arts vivants et les expériences scéniques. Dès mes débuts, j'ai développé un goût pour le visuel dans ma pratique de plasticien. La question de la dramaturgie est très présente dans ma manière d'imaginer un accrochage comme un socle immense sur lequel les visiteurs et les œuvres composent le théâtre de l'exposition. Je mets en scène les objets avec une forte tension dramatique dans ma manière de penser l'exposition. J'ai besoin de narration et de théâtralité. Je cherche souvent à raconter l'objet plus qu'à l'exposer, comme un conte sans cartel.



Qu'est-ce qui vous a poussé à grimper sur le plateau en 2013 avec *Du passé faisons table rase* ?

C'est la question du regard du visiteur qui m'a fait basculer vers la scène. J'avais envie de le sculpter d'une autre manière. Alors que dans une exposition, le regardeur est libre dans sa déambulation, dans sa manière d'appréhender la distance et le temps de regard qu'il porte aux œuvres, de tourner autour des sculptures le temps qu'il désire, le spectateur lui est captif, offert à l'œuvre. Je fantasme en réalité sur la qualité du regard du public dans la salle noire qui me semble plus précis, plus dévoué à ce qui se produit devant lui. Aller au théâtre reste encore aujourd'hui un rituel magique. Lorsqu'on m'a proposé en 2013 de participer à une production avec les musiciens de Sexy Sushi à la Maison des arts de Créteil, j'ai un peu détourné la demande et conçu *Du passé faisons table rase* avec Sexy Sushi, François Chaignaud, Pauline Jambet, Marlène Saldana et Jonathan Drilllet.

Comment se présentait cette production ?

C'était une vraie folie, un genre de cabaret avec des numéros, une fresque aussi qui se déroulait de gauche à droite en passant de l'ombre à la lumière. Chaque personnage était éclairé pendant quarante minutes avant de retourner dans le noir. C'était à la fois une exposition et un spectacle. Le chorégraphe François Chaignaud avait grimpé sur un socle de plusieurs mètres de haut et se glissait dans des postures de sculptures classiques. Cette création a rassemblé le public des arts plastiques, celui de la danse et de la performance, ainsi que ceux des différents performers avec lesquels j'avais collaboré. Cela m'a ouvert les portes de salles de spectacles comme celles des Amandiers, à Nanterre, et de la Ménagerie de Verre, à Paris.

Dans les pièces comme *Radio Vinci Park*, en 2016, ou *Affordable Solution for Better living*, que vous venez de créer en complicité avec le chorégraphe Steven Michel, comme dans vos œuvres plastiques, la question de l'objet qui s'anime et devient vivant en quelque sorte pendant que l'humain glisse vers l'inanimé, est au cœur de l'histoire. Comment expliquez-vous cette colonisation ?

À l'origine de mon travail de plasticien, il y a des objets anthropomorphiques. Aujourd'hui, j'anime en quelque sorte des sculptures. Plus

besoin de figurations car l'objet devient vivant. Je suis fasciné par les accessoires rituels qui permettent d'opérer des transferts avec les humains. En 2017, pour l'expo *Panorama Zéro*, j'ai conçu des ensembles d'objets que j'ai qualifiés de chorégraphiques. Ils portent en eux une sorte de fin visible, des idoles suicidaires posées au bord du socle. Leur physicalité est déjà dans la chute, la cassure. Le regardeur anticipe leur mouvement, leur brisure et crée leur chaos. Lorsqu'on tourne autour d'eux, certaines œuvres se dissimulent au regard et d'autres apparaissent. Un ballet de formes surgit. On erre dans un temps suspendu avant l'effondrement. Les empilements précaires racontent la fragilité de nos civilisations, de nos vies, de nos histoires d'amour, qu'un tremblement de terre peut emporter. Les histoires d'objets sont des histoires d'hommes et inversement.

Dans *Affordable Solution for Better living*, Steven Michel s'incorpore carrément au mobilier. Quel est le sens de cette métamorphose ?

Oui, il devient un centaure, mi-homme, mi-meuble. Entre l'étagère Kallax et lui, on ne sait d'ailleurs plus qui est le plus humain des deux. Son costume est une fausse peau, celle d'une imitation d'humanité comme du revêtement de surface, le même que celui d'une étagère façon bois. À l'origine de ce projet, nous pensions même vendre la performance au mètre linéaire comme des éléments de cuisine et mettre en parallèle marchandises culturelle et commerciale. Notre corps s'inscrit aujourd'hui physiquement dans nos intérieurs domestiques. Il est le réceptacle des puissances commerciales. L'homme devient une machine, un meuble, une œuvre d'art. Comme dans mon spectacle *La Fille du collectionneur* (2017), le personnage s'intègre dans les sculptures – le décor est d'ailleurs composé de certaines de mes œuvres plastiques – et fait corps avec. Le phénomène de contamination me préoccupe beaucoup.

Dans vos spectacles, le plateau devient le super-socle d'une œuvre plastique. Un empilement là encore proche de vos sculptures. Les pièces chorégraphiques ne deviennent-elles pas un espace hybride entre théâtre et exposition sous-tendu par un rapport magique avec les choses ?

Je travaille avec des objets du quotidien. Mon rôle est de les révéler en transformant le regard que l'on porte sur eux. Mais je ne fais pas du théâtre d'objets. Je ne crée rien, je me nourris du monde. Je suis actuellement en train d'élaborer une nouvelle création qui prend mon activité à l'envers. J'inverse mon processus en quelque sorte. Je conçois une exposition en tant que metteur en scène. Il y aura

un gradin pour amener une certaine qualité de regard chez le spectateur, des objets à animer avec des lumières. Ça ressemblera à une visite d'atelier. Je me pose régulièrement la question de la frontière entre la sculpture et le décor. Si je la pose sur scène, elle devient décor. Sinon, elle retrouve son statut d'œuvre plastique. Je vais donc mener une enquête

esthétique sur ces objets polyvalents. J'aime travailler sur leur fluidité, leur intraquabilité. Souvent, je transforme mes œuvres, change de place tel ou tel élément. Les galeristes ne peuvent pas les catégoriser et les vendre car ils se transforment tout le temps. Ils sont comme moi. Je revendique de ne pas être à ma place comme eux. ■

THÉO MERCIER EN QUELQUES DATES

Né en 1984 à Paris. Il vit et travaille entre Paris et Mexico DF.



À VENIR

- Exposition au Musée de la Chasse et de la Nature, Paris. Printemps 2019
- *Affordable Solution for Better Living*. Maison de la Culture d'Amiens. Le 25 janvier 2019 / Théâtre Vidy-Lausanne. Les 29, 30 et 31 mars 2019 / Le Centquatre, Paris. Les 5 et 6 avril 2019
- *Radio Vinci Park*. Festival Pronomade(s), Saint-Gaudens. Les 28 et 29 novembre 2018 / Le Maillon, Strasbourg. Les 22, 23 et 24 mai 2019

Radio Vinci Park de Théo Mercier et François Chaignaud. Ménagerie de Verre, Paris, 2016.

